Document généré le 2 juin 2025 15:29

Liaison

Et si on changeait le monde?
Un film de Julie Huard

Michel Langlois

Numéro 127, été 2005

Musique et chanson : quêtes et débats

URI : https://id.erudit.org/iderudit/41316ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Langlois, M. (2005). Compte rendu de [Et si on changeait le monde? Un film de Julie Huard]. *Liaison*, (127), 38–38.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Et si on changeait le monde ?
Un film de Julie Huard

Michel Langlois

« Quand tu souris, le monde entier respire. / Ô quel plaisir d'aller me montrer orné de toi aux ruelles de la terre. / S'cuse-moi je m'en vais, je reviens dans une heure, faut qu'j'aille changer le monde. »

Richard Desjardins, « Boum boum ».

Voici un film qui prend à partie chaque spectateur pour le renvoyer à lui-même avec cette question fondamentale : que peut-on faire, à l'échelle individuelle, à la mesure de ses talents et de ses goûts, pour que les choses aillent un peu moins mal dans le monde, pour n'être pas un participant passif de l'injustice planétaire, pour ajouter ne serait-ce qu'une goutte d'espoir dans les eaux encore vives de l'espérance humaine ?

Voici quatre personnes qui, un jour, se sont senties directement interpellées par cette immense question et qui ont accepté de modifier leur destin pour y répondre. *Claude* est père de famille. Après plus de onze ans à travailler « sur le terrain » aux quatre coins du monde, il est aujourd'hui cadre au sein du CECI (Centre canadien d'étude et de coopération internationale). *Pascale* prépare un doctorat en droit. Elle ne veut pas, dit-elle, n'être qu'une « académique » qui enseigne. Ses études en droit sont intimement liées à son sens du partage et de la justice. À l'époque du film, on la retrouve en Iran, dans un congrès féministe. *Henri Jacob* est devenu l'un des principaux défenseurs de nos forêts. Associé au poète-chanteur Richard Desjardins, il se bat d'arrache-pied contre l'exploitation sauvage du patrimoine forestier. Au sein de Jeunesse Canada Monde, sa fille Wina refait sensiblement le même parcours que lui, à trente ans de distance. *Claudia* est la plus jeune des quatre. Elle est musicienne. Nous la suivons de Vancouver à Bornéo, partageant avec elle l'apprentissage de sa condition de jeune « coopérante » et la dure réalité de l'adaptation en terre et en culture étrangères.

Il m'a semblé que c'est Claudia qui porte presque entièrement la charge émotive du film. C'est par elle (même si elle s'exprime relativement peu) que nous entrons au cœur du processus d'engagement. Nous accédons directement à son enthousiasme, à son courage, à ses défaillances sur le terrain, à son combat pour garder la tête haute et ses espoirs intacts, bien que moins idéalisés. Trois scènes sont particulièrement émouvantes : quand elle joue du piano avec une enfant handicapée au sein de la famille qui l'accueille à Vancouver ; quand elle avance péniblement sur un chemin de boue dans un village à Bornéo ; quand elle se jette dans les bras de ses parents qui attendent son retour à l'aéroport.

Si j'ai une critique négative à formuler à l'endroit du film, c'est de ne pas être assez souvent parvenu à nous faire accéder à l'âme des personnages qu'on nous présente. Trop souvent, les mises en situation sont malhabiles et manquent totalement de naturel, par exemple Claude dans le métro, et Henri déambulant dans les coupes à blanc. L'illustration du propos l'emporte trop souvent sur l'humanité des personnages, leur vulnérabilité et leur force, leurs passages à vide, leur spontanéité. Exception faite, comme je l'ai dit, de Claudia qui devient, par sa vulnérabilité même, la meilleure ambassadrice du véritable propos du film, soit les aléas de l'engagement personnel chez toute personne qui croit en l'avenir de l'humanité.

Et puis, finalement, la grande absente de ce film, c'est la réalisatrice elle-même. Quelques minutes après le début du documentaire, elle prend la parole dans un commentaire en voix *off* et, instantanément, par cette seule prise de parole, le film s'élève de plusieurs crans. Hélas, sans doute par souci de discrétion, cette parole n'est jamais reprise, la voix ne revient plus insuffler de l'âme dans ce beau reportage, qui aurait pu être un grand documentaire, s'il ne s'était pas perdu dans la surenchère des images, s'il avait été davantage porté par une voix profondément personnelle, donc éminemment rassembleuse.

*Michel Langlois réalise son premier film en 1988, ce qui marque le début de sa carrière de réalisateur (*Lettre à mon père, *1991), (*Cap Tourmente, *1994). À partir de 1996, il se consacre au rôle de directeur pédagogique et artistique à l'Institut national de l'Image et du Son (INIS) de Montréal. En décembre 2002, la sortie de son film,* Le fil cassé, *marque son retour au cinéma.*

Photo du haut : Georges-Étienne Nadon-Tessier